



HAL
open science

“ Note de lecture de: Chabot, Pascal. Avoir le temps. Essai de chronosophie ”, Carrefours de l'éducation, N°53

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. “ Note de lecture de: Chabot, Pascal. Avoir le temps. Essai de chronosophie ”, Carrefours de l'éducation, N°53. Carrefours de l'éducation, 2022, pp. 196-199. hal-03691764

HAL Id: hal-03691764

<https://hal.science/hal-03691764>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pascal Chabot, *Avoir le temps. Essai de chronosophie*. Paris : PUF, 2021, 209 p.

Si le temps est ce qu'il y a de plus précieux, il importe d'en faire un bon usage. Or notre maîtrise contemporaine du temps et de l'espace au moyen d'instruments de plus en plus sophistiqués (agendas numériques, sites de réservation en ligne, GPS, etc.) s'avère ambiguë. D'un côté, la rationalisation de nos activités, tant privées que professionnelles, nous permet de tirer enfin parti de la *quantité* de temps dont nous avons l'heur de disposer ; d'un autre côté, nous avons, malgré tout, la fâcheuse impression de ne jamais avoir assez de temps, comme si l'optimisation des durées chronométriques ne suffisait pas à améliorer leur *qualité*. L'auteur fait de cette tension ou de ce paradoxe le point de départ de ses investigations.

En métaphysicien averti, Pascal Chabot rappelle d'abord que l'expérience quotidienne et ambivalente du temps tient à la nature d'un temps à double face. Sur son versant *objectif*, le temps, dénommé « devenir », échappe à toute prise, tandis que sur son versant *subjectif*, le temps, dénommé « temporalité », est un temps qualitatif et variable, inséparable des représentations du sujet qui l'éprouve. Ce constat suffirait déjà, semble-t-il, à expliquer l'insatisfaction ou la perplexité d'un sujet qui, en un sens, dispose bien d'une certaine quantité objective de temps, même si, en un autre sens, sa représentation, toujours déformante d'une telle quantité, lui laisse penser qu'il n'en profite jamais.

Mais le but de l'auteur - et c'est ce qui fait tout l'intérêt du présent ouvrage - n'est ni de passer en revue les grandes hypothèses philosophiques sur « l'être » du temps ni de proposer sa propre interprétation ontologique. C'est surtout en moraliste qu'il entend intervenir sur la scène philosophique. Il s'agit de se pencher prioritairement sur les mœurs et les maux de notre époque : jamais nous n'avons eu, dans l'histoire de l'humanité, autant de temps et de moyens technologiques pour réaliser de grandes choses et jamais nous ne nous sommes autant plaints de manquer de temps pour les réaliser. C'est ce malaise ou ce mal-être civilisationnel, et en tout cas sociétal, qu'il convient d'élucider. La priorité n'est plus de décrire les affres d'une conscience individuelle plus ou moins aliénée, mais de prendre acte de tout le poids des représentations collectives, y compris en matière de temporalité. Se faisant alors tangentiellement sociologue, ethnologue, anthropologue ou encore historien, P. Chabot exhibe méthodiquement ce qu'il appelle les « schèmes » temporels qui structurent et conditionnent, au fil des siècles, de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, les différentes expériences sociales du temps. Ces « schèmes », qui dans l'esprit de l'auteur, insistons-y, sont surtout des schèmes d'action et non pas seulement des modes de représentation, dépendent de la précompréhension que chaque civilisation ou même chaque société a du temps. Tout se passe donc comme si la conscience intime du temps, dont les phénoménologues ont fait le point de départ de leurs recherches, n'était en vérité qu'un épiphénomène, et qu'il fallait changer d'échelle ou de système de référence.

Dans le cadre d'une approche dite « diachronique », l'auteur nous donne d'abord à voir l'irréductible spécificité de quatre schèmes dénommés « destin », « progrès », « hypertemps » et « délai ». Chacun d'entre eux correspond à une mentalité et à une vision du monde singulières. Le premier schème remonte à l'Antiquité. Dans le cas de figure extrême d'une croyance aveugle au *fatum* (où le sujet est persuadé que le cours des événements lui échappe totalement), il est clair que la question d'avoir ou non le temps ne

se pose même pas. Le deuxième schème s'impose, lui, dès le XV^e siècle. Dans un contexte politique et technologique nouveau, celui d'un refus de l'ordre ancien et d'une mesure enfin précise et facilitée du temps, dire que l'on a le temps, c'est reconnaître que rien n'est jamais joué, et que l'on peut toujours faire mieux (même si la perspective d'un progrès proprement moral, et pas seulement politique ou technique, demeure, elle, problématique). Le troisième schème, l'hypertemps, définit notre monde actuel, celui des objets, des écrans, du crédit, celui d'une information quasi instantanée et d'une planification généralisée où tout doit être immédiatement à portée de main. Dans un tel univers, régi par des « ultraforces » (p. 130) dites technocapitalistes (les grands conglomérats du numérique, les géants de l'agroalimentaire, les majors des industries culturelles), le sujet a peu de chance de vivre dans un temps qui soit *son* temps. Car avoir le temps, ce serait pouvoir suspendre ces ultraforces qui pénètrent insidieusement jusqu'au plus profond de nous-même. Le quatrième schème, le délai, correspond à la prise de conscience très récente des grands enjeux écologiques (pollution, épuisement des ressources naturelles de la Terre, réchauffement climatique). Selon les scientifiques eux-mêmes, nous n'aurions plus beaucoup de temps avant que le point de non-retour ne soit franchi.

Cela dit, l'originalité de la démarche de P. Chabot transparait surtout dans le second moment du livre. Dans une présentation cette fois-ci « synchronique » des quatre schèmes précédemment décrits, l'auteur propose ce qu'il appelle une « pensée en quatre D » (p. 161) du temps. Il s'agit à présent de se figurer, au prix certes d'un véritable effort intellectuel, une superposition et un enchevêtrement desdits schèmes. Seule une vision en quatre dimensions nous permettrait de nous extraire d'une perception unidimensionnelle du temps, et de prendre un recul salutaire par rapport aux contradictions de notre époque. Ainsi, pour endurer un hypertemps englobant qui semble aujourd'hui nous paralyser, rien ne nous empêche de l'interpréter comme une nouvelle figure du destin, et de réactualiser à cette occasion tout un patrimoine d'idées encore en notre possession. Songeons, par exemple, à la philosophie stoïcienne qui a su inventer des modalités inattendues d'émancipation. Dans le même ordre d'idées, le schème du délai véhicule tout un imaginaire apocalyptique qui, après tout, n'est pas si nouveau, et dont l'étude renouvelée pourrait jeter un éclairage sur les angoisses actuelles des collapsologues. L'enjeu est d'en finir avec l'opposition binaire d'un temps linéaire (qui serait le temps du progrès et de l'histoire) et d'un temps cyclique (qui serait le temps de la répétition et du mythe). Fluidifier à nouveau tous les schèmes temporels pour remettre l'expérience historique et collective du temps sur ses quatre pieds, telle est donc l'ambition de la « chronosophie » de Chabot.

Très inspiré par les spirales qu'il scrute dans la Nature comme dans l'Art, l'auteur fait aussi œuvre de pédagogue. Photographies à l'appui, il nous montre que certaines spirales en deux ou trois dimensions (toiles, dessins, coquillages, sculptures, monuments) peuvent nous aider à nous figurer la pensée du temps en quatre dimensions qu'il appelle de ses vœux. Les hélices parfaites des coquilles de certains mollusques, forgées durant des millions d'années par une Nature indifférente, nous rappellent le ridicule des impatiences humaines. Mais, d'un autre point de vue, la spirale penchée de Vladimir Tatlin, les sphères spiralées de Maurits Cornelis Escher ou encore la *Spiral Jetty* de Robert Smithson valent comme des traces - sans doute éphémères mais néanmoins durables - des espoirs, des incertitudes ou encore des déceptions des hommes. Toute impatience ou toute croyance à un progrès à l'échelle de l'histoire humaine n'est donc pas si ridicule. L'essentiel est au fond de tenir

ensemble les notions de « devenir » et de « temporalité ». Le cours du temps et la perfection quasi mathématique de certaines productions naturelles précèdent donc bien nos expériences du temps et de la beauté du monde. Mais, d'un autre côté, seule la *conscience* de durées incommensurables entre elles permet de les *dire* incommensurables. Accorder une préséance, tantôt au temps objectif, tantôt au temps subjectif, c'est tronquer l'expérience, soit en sous-estimant tout ce qui ne dépend pas de nous, soit en surestimant le poids de telle mentalité ou époque sur telle autre.

Que de telles observations ou analogies ne suffisent pas, à elles seules, à réformer nos mœurs, l'auteur ne l'ignore pas. Aussi nous exhorte-t-il, en guise de conclusion, à saisir, si elle se présente, l'« occasion » de le faire. Ce recours *in fine* à l'antique notion de *kairos* (laquelle, en tant que telle, présuppose l'idée d'une extériorité et d'un surplomb par rapport au cours du temps) pourra sembler un peu rhétorique, d'autant que l'enjeu n'est pas seulement celui d'une conversion personnelle mais d'un engagement collectif (ce qui implique forcément des effets de désynchronisation, et donc la quasi-impossibilité de saisir *ensemble* toute opportunité qui se présente). Mais il a le mérite de nous renseigner sur le positionnement épistémologique d'un auteur qui croit encore dans la force des mots et des livres.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)